

The answer is that *The Rebels of Hastings* aspires to offer more than another local history of limited scope. Most local histories of Ontario, almost by definition, make little effort to explain the larger context of the events being described. This is true even of some of the best, including Brian Dawes's *Old Oxford is Wide Awake* (1980) and Ian MacPherson's *Matters of Loyalty: The Buells of Brockville 1830–1850* (1981). Betsy Dewar Boyce's book, on the other hand, uses Hastings almost as a case study to illuminate several well-known themes in Ontario history. Her larger objective is to refute suggestions that eastern Ontario was a haven of tranquillity during the late 1830s by exploring the many stirs of discontented strife occurring there.

The Rebels of Hastings is divided into three sections. "Gunpowder" describes the background to the rebellion of 1837 in the province generally. It sympathetically explains popular grievances (the constitution, education, roads, and clergy reserves, for example), provides thumbnail sketches of leading Reformers and Tories, and elaborates the local scene on the eve of the rebellion. The second section, "Treason", describes militia activity in Hastings in the immediate aftermath of the rebellion, including the arrests of a number of local worthies suspected of Reform sympathies. There are parallel accounts of the activities of the malcontents, including an attack on Tonti Island in the St. Lawrence and a foiled plot of 1838 to invade Kingston from the United States with assistance from Hastings. The final quartet of chapters, "Plot", examines discontent in Hastings in 1838 and 1839, including fears awakened by the battle of Windmill Point in Prescott and a riot in Belleville in November 1838, in which a Reform press was attacked. The book concludes with a discussion of Lord Durham's Report, responsible government, and biographical accounts of leading figures in the narrative. Appendices detail claims from Hastings for losses during the rebellion and list prisoners arrested in connection with the disturbances there.

For Boyce, the rebellion was not, as so many authors have described it, a comic-opera affair. It was the product of serious grievances; it resulted in death for some and imprisonment for more than 850; it prompted the emigration of untold numbers from the colony; it contributed to a period of considerable domestic turmoil; and it left in its wake a society deeply divided for years to come. Much of this, of course, is familiar territory, but few writers on Upper Canada have bridged the gap between scholarly and popular history as skilfully as Boyce.

Carol Wilton
University of Waterloo

Lucia Ferretti — *Entre voisins : la société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre Apôtre de Montréal, 1848–1930*, Montréal, Boréal, 1992, 264 p.

L'histoire de la paroisse Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, de 1848 à 1930, publiée récemment par Lucia Ferretti apporte une remarquable contribution à l'histoire sociale du Québec et, plus particulièrement, de Montréal. Sans vouloir trancher le

débat sur la question de savoir si le Québec d'avant la grande crise est encore une société traditionnelle ou déjà une société moderne, Ferretti nous avise dans son avant-propos qu'elle entend présenter l'Église montréalaise comme une institution qui, à partir de sa propre tradition urbaine séculaire, a su non seulement s'adapter aux transformations de la ville, mais a même contribué à les influencer. « Plus précisément, elle a contribué » à façonner l'identité urbaine des Canadiens-français, leurs rapports sociaux et leur rapport à la ville.

Ferretti consacre son premier chapitre, intitulé « La société paroissiale en milieu urbain », à délimiter l'objet de son ouvrage. Celui-ci sera « une étude de la société paroissiale à Saint-Pierre-Apôtre de Montréal entre 1848 et 1930 ». Paroisse sans en avoir le titre durant plus d'un demi-siècle, Saint-Pierre-Apôtre offre en effet la possibilité d'étudier en son émergence même le phénomène de la « paroisse urbaine comme médiation privilégiée entre l'Église et les fidèles citadins et entre eux et la ville ». L'auteure se propose de montrer comment dans Saint-Pierre, surtout de 1870 à 1914, la paroisse s'efforcera d'« atténuer toute une série de problèmes sociaux accentués par le triomphe de la société urbaine et industrielle : pauvreté, maladie, absence d'instruction, infériorité économique et sociale des Canadiens français, adaptation à la ville des migrants ruraux ».

Les deux chapitres suivants constituent pour ainsi dire la base du reste de l'ouvrage. Le chapitre 2, intitulé « Saint-Pierre et les Saint-Pierrais, 1870-1930 » trace en effet un portrait sociologique des paroissiens tandis que le chapitre 3, intitulé « Missionnaires à Saint-Pierre : les Oblats de Marie-Immaculée » brosse un tableau du personnel religieux qui présidera aux destinées de ces paroissiens.

Le premier de ces deux chapitres est donc consacré à une analyse des composantes sociales, économiques et même ethniques de la population de Saint-Pierre pour la période indiquée. L'auteure constate d'abord que le « faubourg », constitué à cette époque « un milieu de vie bien intégré ». Ce phénomène résulte de la lenteur des déplacements : la plupart se faisant à pied par des routes « glissantes en hiver, poussiéreuses en été, boueuses le reste du temps », le faubourg est dans une grande mesure coupé du reste de la ville et on y vit entre soi. À compter de la fin du XIX^e siècle, l'apparition des moyens modernes de transport (tramway, automobile) enlève progressivement à Saint-Pierre son caractère de milieu clos pour l'intégrer à l'ensemble de la ville. Ce phénomène favorise la ségrégation ethnique et sociale des quartiers : la prolétarianisation des Saint-Pierrais s'accroît, l'artisanat et le travail indépendant s'amenuisent, tandis qu'augmente le nombre des travailleurs dépossédés de leurs moyens de production.

Le second chapitre consacré à la présentation des protagonistes, soit le chapitre 3 de l'ouvrage, nous décrit les Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée. C'est M^{gr} Bourget, l'évêque de Montréal, qui, s'étant donné comme tâche principale de son épiscopat de doter le Canada d'« organisations religieuses indépendantes du pouvoir politique, contrôlé par les protestants », avait fait venir de France ces religieux missionnaires. Ceux-ci comptaient de fait « parmi les plus ardents propagandistes de l'ultramontanisme », c'est-à-dire de cette conception de la religion qui, par son culte de la primauté romaine et son refus d'inféodation au pouvoir politique, correspondait aux besoins d'intégration et de reconnaissance sociales des classes

défavorisées. Le contexte difficile dans lequel ces missionnaires durent travailler, c'est-à-dire, d'une part, l'opposition des Sulpiciens à la création d'une paroisse échappant à leur contrôle, et d'autre part, le développement industriel et urbain susceptible de transformer la physionomie de cette paroisse, obligeait incontestablement les Oblats à un surcroît d'activité pour s'attacher la population qui leur était confiée.

C'est avec le chapitre suivant, soit le chapitre 4 intitulé « Les débuts, 1848–1870 : déplacer les frontières mentales de la ville », que commence l'histoire proprement dite de la paroisse Saint-Pierre. Par son exploitation des documents disponibles, l'auteure y démontre que les Oblats, en s'installant dans le faubourg Québec en 1848, entendent poursuivre trois objectifs, du reste reliés entre eux : revigorer la foi et la pratique chrétiennes des Bourragans, attacher les paroissiens à leur congrégation, et faire de la paroisse « le centre du rayonnement oblat en Amérique ». Dans le contexte social urbain de l'époque, semblable projet correspondait on ne peut mieux aux aspirations profondes des Bourragans : leur volonté d'appartenance pleine et entière à la cité et leur recherche de la reconnaissance sociale en réponse à la mésestime dont ils sont l'objet dans la ville.

La période suivante fait l'objet du chapitre 5, intitulé « Une paroisse urbaine dans sa plénitude, 1870–1914 ». On y remarque d'abord que dès le dernier tiers du XIX^e siècle, le faubourg Québec « se dissout progressivement dans la ville » et que, de ce point de vue, l'érection de Saint-Pierre-Apôtre en paroisse en 1900 arrive un peu tard. D'autre part, l'émergence de la société industrielle suscite des regroupements qui débordent les découpages paroissiaux : associations de secours mutuels, sections syndicales, clubs ouvriers et politiques. Néanmoins, cela n'empêche pas Saint-Pierre-Apôtre de se présenter comme une paroisse authentiquement urbaine. À cette spécificité contribuent plusieurs facteurs : la continuité d'un ministère apostolique exercé par une congrégation religieuse, les rivalités de clochers qui poussent les Oblats à se surpasser et la nécessité de travailler à la solution des problèmes sociaux que le triomphe de la société industrielle n'a fait qu'aggraver. En l'absence de toute politique municipale, c'est encore de la paroisse que dépendent, à Saint-Pierre comme ailleurs, assistance, santé, éducation, et à la paroisse qu'il revient de favoriser l'adaptation à la ville de milliers de migrants ruraux. De tous ces faits, il résulte qu'au cours de la période envisagée (1870–1914), Saint-Pierre, bien qu'elle évolue graduellement vers le plein XX^e siècle, continue de « remplir presque seule des mandats considérables sur le plan proprement religieux mais également sur le plan social ».

Le sixième et dernier chapitre a pour titre « L'érosion de la société paroissiale, 1914–1930 : un aperçu ». Il est notablement plus court que les deux précédents, mais n'en contient pas moins des indications précieuses. On y voit que Saint-Pierre a décréu en nombre, augmenté en pauvreté. Ses vrais propriétaires, ceux qui possèdent industries, commerces et résidences n'y habitent plus. Ouvriers non qualifiés, employés, petits commerçants sont les secteurs de la population les plus enracinés.

L'auteure conclut de son étude qu'il faut réviser l'idée selon laquelle la paroisse urbaine n'aurait été dans la ville industrielle qu'une transposition de la paroisse

rurale. Au contraire, « l'Église montréalaise a contribué activement [...] à façonner l'identité urbaine des Canadiens-français » et « ce n'est que lorsqu'une nouvelle recrudescence de développement urbain achève de faire éclater la cohésion des quartiers [...] que la paroisse perd son rôle de pivot de l'intégration sociale et devient essentiellement une communauté de foi ».

Il convient de souligner, avant de conclure, quatre traits du travail de l'auteure qui contribuent singulièrement à la richesse de son livre. En premier lieu, le souci de la documentation. L'auteure évite soigneusement les extrapolations et les spéculations pour s'en tenir à des affirmations étayées par les documents. Elle donne du reste un aperçu général de ses sources aux pages 16 et 17 de l'ouvrage, ainsi qu'une nomenclature plus détaillée aux pages 245-252. Les notes justificatives sont reportées en fin de volume, où elles occupent une cinquantaine de pages (195-243) qu'il faut lire, car elles ne sont pas purement bibliographiques, mais apportent de lumineux compléments au contenu du texte. On appréciera grandement, enfin, les citations documentaires qui ajoutent tant de couleur et de vie à l'exposé.

En second lieu, il faut signaler la rigueur de l'analyse. La dizaine de tableaux statistiques dont l'ouvrage est émaillé, et qui en constituent d'une certaine manière le pivot, témoignent de cette rigueur. On la constate du reste dans le texte lui-même, où noms, lieux, chiffres et dates abondent et sont toujours donnés avec la plus grande exactitude.

En troisième lieu, il faut relever la capacité de synthèse de l'auteure. Loin de se limiter à une énumération sèche et froide des données numériques et factuelles, elle sait dégager les traits dominants, les orientations profondes et les aspects caractéristiques des diverses périodes envisagées, ainsi que leur durée totale. On retrouve notamment ces aperçus synthétiques en tête et à la fin de chaque chapitre, tout comme en tête et à la fin de l'ouvrage entier.

En quatrième et dernier lieu, il reste à mentionner la qualité de la langue. Ferretti parle un langage à la fois élégant, clair et accessible à tous les lecteurs intéressés à l'histoire sociale. Elle évite le jargon sociologique trop fréquent dans les ouvrages de cette nature et s'exprime de manière à être bien comprise. Cet aspect de son travail aidera sans doute à la diffusion de ses découvertes.

Il faut souhaiter que des ouvrages de cette qualité voient éventuellement le jour pour chacune des paroisses de Montréal. Il deviendra alors possible d'opérer une synthèse de la vie paroissiale à Montréal des origines à nos jours. Et si les recherches peuvent s'étendre à toutes les régions, à tous les coins et les recoins du Québec, alors on disposera d'une collection d'études permettant une reconstitution historique de la vie paroissiale au Québec, de l'époque des fondateurs à la nôtre, et qui sera une remarquable contribution à l'ensemble de notre histoire collective.

Pierre Germain
Longueuil, Québec